



Sociabilité métamorphosée

Ce que le confinement nous apprend de la sociabilité virtuelle

Elsa Godart

Philosophe, psychanalyste

Directrice de recherche à l'université Gustave Eiffel (Marne-la-Vallée)

Présidente du conseil scientifique des EMSHA

« On a commencé par couper l'homme de la nature, et par le constituer en règne souverain ; on a ainsi effacé son caractère le plus irrécusable, à savoir qu'il est d'abord un être vivant. Et en restant aveugle à cette propriété commune, on a donné champ libre à tous les abus. Jamais mieux qu'au terme des quatre derniers siècles de son histoire l'homme occidental ne put-il comprendre qu'en s'arrogeant le droit de séparer radicalement l'humanité de l'animalité, en accordant à l'une tout ce qu'il refusait à l'autre, il ouvrait un cercle maudit, et que la même frontière, constamment reculée, servirait à écarter des hommes d'autres hommes, et à revendiquer au profit de minorités toujours plus restreintes le privilège d'un humanisme corrompu aussitôt né pour avoir emprunté à l'amour-propre son principe et sa notion. »

Claude Lévi-Strauss,

Anthropologie structurale, 1973. « Savez-vous pourquoi je fais encore quelques cas des hommes ? C'est que je les crois sérieusement des machines. »

Julien Offray de La Mettrie,
Système d'Épicure, 1750.

« Qui sait si la raison de l'existence de l'homme ne serait pas dans son existence même ? »

Julien Offray de La Mettrie,
L'Homme machine, 1747.

« Nos amis facebook sont-ils de véritables amis ? »¹ ; « Les liens virtuels ne génèrent que de la solitude »² ; « Internet et les écrans rendent stupide »³, les exemples de méfiance à l'égard des réseaux sociaux sont légions. Et ce, sans être technophobe. L'un des points sur lequel porte cette attaque est précisément lié aux liens que l'on entretient avec les autres, des liens dits « virtuels », symbole donc d'illusions en tant que le virtuel renvoie dans un sens commun, « à ce qui n'est pas réel ». Très rapidement et simplement par l'usage – plus encore après 2008, moment où Internet a explosé avec l'apparition des applications – est donc posé le constat d'un appauvrissement du lien social dans le virtuel. Il semble alors évident qu'il ne peut y avoir de « vraies » rencontres par écrans interposés ; de même, que les liens tissés sur les réseaux sociaux ne sont que vitrine, vraisemblance, facticité. En somme, il suffit qu'un écran s'interpose entre *moi* et *toi* ; que nous prenions l'habitude de communiquer davantage par écrit qu'oralement ; que nous échangions sans partager le même espace ou encore la même temporalité ; que nos propos soient source de jugements affectifs (*like* ou désapprobation via *émoticone*) pour que le liens à l'autre – ou encore le lien *intersubjectif* - soit mis à mal. Est-ce donc à cela que tiennent nos liens d'humanité ? Est-ce donc à cela que se réduit la relation à l'autre ? La profondeur, l'authenticité de nos liens ne tiennent-elles qu'à une *certaine* forme⁴ – et en changer remettrait tout en

¹ Question qui fut celle posée par de nombreux médias rappelant à quel point à l'heure de la virtualité, le terme d'« ami » est complètement galvaudé. On parle parfois de « *friending* ». On peut citer une étude de 2016 « Do online social media cut through the constraints that limit the size of offline social networks? » menée par Oxford et qui conclut que « la majorité de nos « amis » virtuels n'en ont rien à faire de nous : « The data show that the size and range of online egocentric social networks, indexed as the number of Facebook friends, is similar to that of offline face-to-face networks. (...) In practical terms, it may reflect the fact that real (as opposed to casual) relationships require at least occasional face-to-face interaction to maintain them. » <https://royalsocietypublishing.org/doi/full/10.1098/rsos.150292>

² Comme l'avait si fortement démontré Sherry Tuckle dans *Alone together* paru en 2012. Ce qui est aussi la devise des *Otaku* – ces adolescents japonais, fous de technologie qui vivent en retrait du monde, y préférant le virtualité.

³ Voir de Michel Desmurget, *La fabrique du crétin numérique*, Seuil, 2019.

⁴ Nous n'entrons pas dans les considérations sociologiques évoquant les différentes formes de la sociabilité telles qu'elles ont été par exemple énumérées par Georg Simmel dans son fameux article sur « La sociabilité, exemple de sociologie pure ou formale » qui rappelle que la sociabilité (*Geselligkeit*) n'est pas un mode de socialisation, mais une forme pure : quelque soit le contenu, en l'occurrence le type de groupement, la sociabilité se développe pour elle-même et pour elle seule. », Simmel, G., « La sociabilité. Exemple de sociologie pure ou formale », dans *Sociologie et épistémologie*, Paris, Presses universitaires de France, « Sociologies », 1981, pp. 121-136.

cause ? À une apparence, à une certaine habitude de faire lien ? N'y aurait-il qu'une seule manière d'être lié ? Il est donc question d'interroger ce qu'on entend par *sociabilité* et de savoir si cette sociabilité est remise en question avec les usages de la virtualité. De plus, cela interroge également le champ de distanciation entre réel et virtuel.

Puis, sont arrivés février et mars 2020. Et toutes nos certitudes ont volé en éclat.

Genèse d'un choc

Nous étions en 2020, une année aux chiffres ronds. L'année avait plutôt bien commencé, l'économie semblait reprendre, le CAC quarante était à la hausse depuis plusieurs jours, en France la crise des Gilets Jaunes avait profondément ébranlé le gouvernement du président Emmanuel Macron. Cela ne l'avait pas empêché de faire passer en force une réforme pour les retraites. Et à nouveau face à des mesures jugées antisociales, le peuple français s'est soulevé. Nous étions en pleine campagne pour les élections municipales, les débats populaires et politiques battaient leur plein. Le monde était occupé à ses petites affaires : Trump garantissait le spectacle presque chaque jour sur Twitter, on s'inquiétait de la crise en Syrie et des renversements politiques dans certains pays d'Amérique latine. La terre avait chaud, trop chaud. Nous avons vécu une émotion planétaire à la vue de milliers d'hectares brûlés sous nos yeux impuissants en Australie, les animaux périssaient et avec eux la culpabilité de nos modes de vies occidentaux, sur-consommateurs et égoïstes croissait. En janvier, nous avons appris que la Chine se battait contre un nouveau virus. Dans la masse d'informations quotidiennes nous n'y avons pas prêté plus d'attention. Puis la Chine s'est loin, c'est étranger, cela ne nous concernait pas.

À peine deux mois plus tard, le monde entier s'est éteint progressivement, comme la nuit qui s'abat peu à peu d'un continent à l'autre. La Chine d'abord, les pays asiatiques,

Voir également, Anthony Glinoyer et Vincent Laisney, « Sociabilité », dans Anthony Glinoyer et Denis Saint-Amand (dir.), *Le lexique socius*, URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/165-sociabilite>, page consultée le 02 mai 2020.

puis la vieille Europe, les États-Unis... Le monde s'est éteint, nous sommes tombés, abasourdis, dans la nuit. Une nuit sans lumière. Nous avons tous été logés à la même enseigne, les riches et les pauvres, les jeunes et les vieux, les femmes et les hommes, quelques soient les cultures... mais pas de la même façon. Nous avons tous été condamnés à la même peine : ne plus sortir de chez nous. Un sacrifice de nos libertés individuelles au nom d'un bien commun « sauver des vies » mais aussi et de façon plus égoïste, nous protéger. C'est ce qu'on a appelé « le confinement ». L'annonce a été faite en France par le président de la République, le lundi 16 mars à 20 h. Des attestations de sortie avec des autorisations bien spécifiques ont été délivrées : pour les courses de première nécessité, pour un rendez-vous chez le médecin ou pour aller - dans de rares cas- au travail. Dans la rue certains agents de police verbalisaient ceux qui tentaient d'arracher un peu de liberté à l'interdiction ; d'autres hurlaient dans des mégaphones depuis des voitures de rester chez nous. Sur nos profils Facebook, nous arborions tous la cocarde de soutien pour l'ensemble du personnel hospitalier et la promesse *#stayathome* s'est universalisée. Nous avons appris en quelques heures à renoncer au plus fondamental de tous les droits auquel un être humain peut prétendre : la liberté d'aller-et-venir. En quelques heures nous avons renoncé à tous les privilèges de la société dans laquelle nous vivons, une société hypercapitaliste, une société hyperindividualiste, hyperconsommériste, une société en quête exponentielle de jouissance et de réussite. En quelques heures l'hyperindividualisme a renoncé à ses privilèges.

Nous vivons un moment extraordinaire, un moment rare, un moment exceptionnel. Et nous en avons conscience. Un de ces moments dont on sait déjà - à l'instant même où on le vit - qu'il marquera l'histoire, un moment qui est aussi un *événement*, c'est-à-dire qu'il est rupture dans la continuité du quotidien. Cette rupture qui a aussi pris la forme d'un choc aux mêmes conséquences qu'un trauma, s'appelle COVID19. Le virus dans son versant morbide : la potentialité de la mort pour tous, pour chacun. Le virus dans son versant vital : le confinement pour tous, pour chacun. Plus tard nous pourrons dire à nos petits-enfants : « la planète entière a été mise au ralenti, plus d'un milliard de personnes sont restées confinées chez elles, la production et ses logiques capitalistes se

sont arrêtées... tout s'est arrêté, le monde s'est arrêté de vivre pour précisément protéger la vie. Et nous l'avons fait, nous y étions ». Dans un tel moment, le meilleur et le pire de l'humanité s'exprime : d'incroyables comportements de solidarité comme d'effroyables attitudes égoïstes et mercantilistes. Nous sommes tous dans la même barque oui, mais pas à égalité. De l'unité sans égalité en quelque sorte. Ce que révèle cette expérience inédite c'est que nous sommes tous fragiles, mortels – d'une vulnérabilité si fortement oubliée par temps d'hypermodernité. Le COVID19 a révélé au monde entier la vulnérabilité d'un monde qui se pensait tout-puissant. L'expérience collective et individuelle du confinement viennent interroger en force le sentiment de notre humanité.

Altérisme et alter-monde.

À ceci près, que notre sentiment d'humanité passe désormais par écrans interposés. Et il est possible de penser que la radicalité de cette expérience aura permis une prise de conscience globale où l'Autre comme collectif, comme différence, comme étrangeté, comme nécessité à la vie même devient incontournable dans notre manière de faire société, de faire monde au-delà de tout individualisme. Et cette rencontre avec l'autre se fait, désormais et par nécessité, par le biais de la virtualité. Peut-être que la conséquence la plus importante du confinement - et parce que nous aurions eu le temps d'y penser - c'est la rencontre avec l'Autre ; que nous aurions compris alors que l'homme autophage⁵, égotique et hyperindividualiste, plein de sa superbe toute-puissance vient d'atteindre ses limites et que donc un autre monde - le monde de l'Autre, un alter-monde devient possible, devient nécessaire. Et que cela est rendu possible simplement par l'effet d'une connexion. Cette présence de l'Autre, non pas comme une simple altérité (dans la rencontre entre Je et Tu si chère à Martin Buber⁶) mais véritablement comme une forme de transcendance englobante, cette impérieuse présence de l'Autre qui rappelle que sans l'Autre nous ne pouvons plus survivre, plus

⁵D'après *La société autophage*, Anselm Jappe, La découverte, 2017.

⁶Martin Buber, *Je et Tu*, Aubier, 2012.

aucune vie n'est envisageable, c'est ce que j'appelle l'altérisme. Or, l'altérisme a cette spécificité qu'il passe par la virtualité. L'altérisme, c'est la présence inconditionnelle de l'Autre, comme nouvelle forme de transcendance, à partir de laquelle un nouveau monde est possible, un alter-monde où l'Autre se trouve au centre. L'altérisme questionne les limites de l'hyperindividualisme et c'est bien ce que le confinement a montré. Il est aussi en cela l'expression d'un nouvel humanisme nous invitant à redéfinir de nouvelles valeurs éthiques pour l'humanité, une humanité hyper-connectée, une humanité qui vient d'apprendre à nouveau les valeurs de temps, d'espace, d'intériorité, de silence ou de solitude. Une humanité claudiquante qui se sait intimement vulnérable. Une nouvelle humanité qui invite à une nouvelle définition de ce que c'est qu'être humain. Cela signifie qu'au-delà de tout individualisme exacerbé, il y a la nécessité que subsiste et demeure malgré tout un sentiment d'humanité qui continue à faire sens quand tout s'effondre et qu'il reste un socle inébranlable en pleine destruction (ou désobjectivation). Ce sentiment au-delà de tout choix, de toute haine, de toute indifférence, de tout égocentrisme et hyperindividualisme rappelle que l'humanité en l'homme ne peut passer que par l'humanité tout court et qu'on ne saurait survivre sans cette part d'humanité qui nous fait homme parmi les hommes. Aujourd'hui notre sentiment d'humanité passe par la virtualité ; et si l'expression de cette humanité semble changer, le fond quant à lui demeure le même, comme en témoigne cette crise sanitaire. C'est en cela que nous pouvons parler de métamorphose, en tant que nous assistons à un changement de forme de la sociabilité mais en aucun cas à un changement de fond.

Le monde hyper- et cyber-moderne donne le sentiment d'une forme de déshumanisation. Et c'est parce qu'il donne ce sentiment d'une dérilection du lien humain, que précisément notre sentiment d'humanité s'en trouve réaffirmé et renforcé. C'est aussi l'expression d'un désir collectif de transformation du monde par l'œuvre ; il est la marque d'un nouvel humanisme.

Mais ce lien demande à être redéfini, investi, approfondi, recréé en permanence notamment par les nouvelles générations. Il doit s'entretenir comme s'entretient le désir. C'est aussi ce qui va permettre à des crises déshumanisantes telles que la crise

migratoire ou encore la crise écologique, de trouver une solution. Mais pour ce faire, encore faudra-t-il que l'authenticité puisse continuer à être défendue.

Outre cette rencontre si particulière avec l'Autre-virtuel et notre vulnérabilité, c'est aussi une certaine représentation de l'espace-temps que nous avons expérimenté dans ce moment si particulier.

Exploration aux confins de l'espace et du temps

Milosz, Cioran, Kundera ou Todorov ont en commun d'être des êtres aux confins, d'une terre à l'autre, d'une culture à l'autre, d'un exil à l'autre. Ils partagent cette difficulté des langues, des cultures, des lieux, d'être ni totalement d'ici ni totalement d'ailleurs. Ils sont, sans être. Leurs écrits traduisent continuellement ce sentiment de non-lieu, tout en demeurant quelque part. Ils sont aux confins, sur la limite, sur ce point qui fait frontière, ce point qui est à la fois un tout et un rien, un point de jonction, un point de départ et un point d'arrivée. Être aux confins, c'est être « à l'extrémité communes de deux territoires », en d'autres termes, il s'agit d'une frontière. Nous sommes devenus en l'espace - ou le temps - d'une annonce, des explorateurs d'un nouveau monde : celui des confins. Nous ne sommes ni d'un côté ni de l'autre, mais sur « la borne », sur le point de jonction entre deux territoires, deux lieux. Nous sommes entre-deux, au confins c'est-à-dire dans un non-lieu. Un non-lieu qui est aussi similaire à cette frontière si particulière qui sépare le réel du virtuel. Et là encore, on ne peut qu'être frappé par les similitudes qui se jouent entre cet étrange sentiment d'être en bordure, sur la limite, aux confins et ce qu'on éprouve quand on est dans la virtualité. Vivre l'expérience de la réalité augmentée ou de la réalité virtuelle est totalement comparable à ce sentiment des confins, à cette frontière, ce bord, cette limite entre deux, ce non-lieu, sentiment étrange d'être à la fois ici et ailleurs. Nous sommes bien à un moment de notre existence où l'espace se replie sur le temps. Un moment de notre vie où le temps se replie sur l'espace. Un espace réduit, un espace clos, un espace qui ne permet plus à nos rythmes temporels de se déplier, de se déployer. Nous éprouvons dans la réalité un rapport à la temporalité que l'on a coutume d'éprouver dans la

virtualité : l'hic et nunc, l'ici et maintenant. Le temps et l'espace du confinement sont bien comparables en cela à ce que nous rencontrons dans la virtualité. Nous voici plongés dans les confins de l'espace et du temps : nous sommes « ici » sur la frontière, dans un entre-deux, dans un non-lieu ; nous sommes aussi immergés dans un « maintenant », sans horizon, sans devenir, sans aucune certitude, contraints de vivre avec le fardeau de chaque seconde qui s'écoule. Et rien ne vient briser le silence de cette attente sans contenu. On explore les confins, on est sur le « et » entre « hic » et « nunc », sur le point, sur la borne aux frontières de l'espace-temps. Cet entre-deux qui crée « événement » au sens où l'entendait Paul Veyne⁷ c'est-à-dire comme ce qui vient rompre le court des choses, invitant à un avant et un après, qui implique un changement radical de vie, c'est une ouverture. En effet, ce temps particulier qui ressemble à celui du temps de l'otage, invite à redécouvrir ce que les Grecs de l'antiquité appelaient *skôlé* ou encore ce que les latins reprenaient sous la notion d'*otium*. *Skôlé* c'est le temps du loisir qui permet de s'adonner à l'essentiel tel que la pensée, l'enseignement, libéré des urgences du monde, il devient alors possible par ce repos de travailler intellectuellement. *Skôlé* est aussi la racine du latin *schola* qui a donné école. *Otium* pour les latins, c'est le temps libre qui permet de s'abandonner à la philosophie, à la création intellectuelle ou artistique ou encore à la méditation. C'est le temps de la retraite (comme être en retrait de la vie active) par opposition au *negotium* qui est au contraire le temps de l'affairement, de l'activité.

Pour Sénèque *l'otium* est aussi ce qui spécifie l'homme libre : seul celui qui est libre et donc libéré des contraintes de l'affairement de la vie sociale et politique pour être assez libre pour penser et créer. Or, ce que nous apprend le temps des confins, c'est une ouverture vers l'essentiel car nous voilà privé de l'affairement et donc rendu disponible à l'apprentissage et à la création. C'est aussi paradoxalement ce qui exprime une certaine forme de liberté d'esprit. Un esprit libre ou plutôt devrions-nous dire libéré de certaines contraintes et donc capables de créer. Ainsi, « la sociabilité en ligne élargit

⁷Paul Veyne, « Les événements ne sont pas des choses, des objets consistants, des substances ; ils sont un découpage que nous opérons librement dans la réalité, un agrégat de processus où agissent et pâtissent des substances en interaction, hommes et choses. Les événements n'ont pas d'unité naturelle ; on ne peut, comme le bon cuisinier du *Phèdre*, les découper selon leurs articulations véritables, car ils n'en ont pas », *Comment on écrit l'histoire*, Le Seuil, 1971, p. 50-55.

l'espace relationnel des individus »⁸. Nous retrouvons la trace de cela dans l'usage culturel et social fait d'Internet à l'heure du confinement.

Culture, télétravail, école virtuelle et autres créativité

Une récente étude⁹ (datant de mi-avril) menée par Michaël Stora pour Snapchat montre comment les français ont pu trouver du réconfort dans la virtualité à l'heure du confinement. Notons que Snapchat avait inauguré deux mois auparavant une nouvelle fonctionnalité pour combattre l'anxiété (!). Or, ce qui arrive au sommet de cette étude, c'est que « parmi toutes les activités qui permettent aux « *snapchatters* » de trouver du réconfort, celle de « *rester en contact avec sa famille et amis* » est au top des pratiques (62% de personnes y ayant recours). » Ce qui signifie que ce qui permet de tenir en temps de confinement, alors que nous sommes à distance de nos proches, de nos amis, de ceux avec qui nous avons coutume de partager notre *sociabilité*, c'est bien la virtualité et plus particulièrement la *sociabilité virtuelle*¹⁰. Nous expérimentons, à l'échelle planétaire, le fait que les réseaux sociaux qu'on n'a cessé de décrier pendant des années, ont tout de la sociabilité et que la frontière entre réel et virtuel est totalement factice¹¹. En effet, des liens ont continué à perdurer, à se densifier, des sourires et des émotions ont été partagés par écrans intermédiaires. La sociabilité virtuelle nous a permis, certes de communiquer, mais aussi de ressentir, d'éprouver, de partager avec l'autre. La sociabilité virtuelle par une connexion permanente, rappelant que la lumière de l'altérité est toujours ouverte et à tout moment est bien phatique¹². De nombreuses initiatives ont été développées en ce sens : des apéritifs virtuels ; des rendez-vous culturels de toutes sorte mis en place par des artistes ; des *live* dans tous les sens,

⁸Antonio Casilli, *Les liaisons numériques. Vers une nouvelle sociabilité ?* Le Seuil, 2010.

⁹<https://www.cbnews.fr/mobile/image-snapchat-enquete-reconfort-periode-crise-51236>

¹⁰Nous préférons le terme de « sociabilité virtuelle » à celui de « sociabilité numérique » qui est d'usage car nous cherchons par-là à traduire l'équivoque et la tension qui se joue entre virtuel et réel.

¹¹À ce propos, nous pouvons rapidement reprendre l'étymologie de la virtualité qui vient du grec *Dunaton* et *Dunamis* et qui a donné en latin *possibilis / potentialis* et *virtualis*. On retrouve à ce sujet la problématique aristotélicienne (cinquième livre de la *Métaphysique*) de la puissance (possibilité ou potentialité) et de l'acte. Cette question va être discutée pendant l'époque médiévale. On retrouve le travail de saint Thomas d'Aquin pour exemple. Voir à ce sujet *S'orienter dans le virtuel*, Marcello Vitali Rosati, Hermann, 2012.

¹²La fonction phatique d'un énoncé, en linguistique, désigne le rôle que joue cet énoncé dans l'interaction sociale entre le locuteur et le locuté. Voir à ce sujet l'article de Compiègne, Isabelle. « La sociabilité numérique : un lien social renouvelé », Xavier Molénat éd., *L'Individu contemporain. Regards sociologiques*. Editions Sciences Humaines, 2014, pp. 165-174.

philosophiques, picturaux, littéraires ; des actions engagées par des danseurs ou des musiciens permettant à de nombreux amateurs de participer à des chœurs, à des orchestres sans oublier l'école à la maison dont les cours à distance dispensés grâce aux écrans ont pu sauver de nombreux étudiants (et même parfois se substituer aux parents bien en difficulté quand il s'agit d'endosser la casquette de l'enseignant). Puis tous ces sites de musées, de bibliothèques qui ont mis en ligne gratuitement leurs catalogues : il n'a jamais été aussi simple d'apprendre qu'en temps de confinement à l'heure de la virtualité. Enfin le télétravail qui a aidé tant et tant de personnes, désormais adeptes de *Zoom* ou de *gotomeeting*. Qu'aurait été notre confinement sans virtualité ? Jusqu'à quel point aurions nous été isolés ?

L'expérience du COVID19, qu'on le veuille ou non nous a profondément transformés. Nous sommes comme choqués, encore en plein trauma et il nous faudra un autre temps – celui comparable au TSPT (Trouble de stress post-traumatique), celui de la réparation - pour nous remettre lentement, comme quand on revient lentement à la vie après un coma. Notre monde est profondément transformé par la seule traversée de l'expérience. Mais c'est aussi un monde qui a démontré la puissance innovatrice inspirée par l'usage de la virtualité. Un monde virtuel qui porte en lui une faculté décuplée et incomparable : la faculté créatrice¹³. Une faculté capable de transformation et en cela de faire œuvre . Et donc une faculté où l'œuvre parce qu'elle est donnée au monde et pour le monde est aussi ce qui en réactivant le désir (par l'acte même de créer) rend possible le dépassement de l'individualisme au profit du collectif. Le sujet du virtuel qui est sujet auto-créé rend possible le fait d'œuvrer pour ce monde en lui donnant du sens par la création. Nos enfants, nés à l'ère du virtuel, sont des enfants de l'œuvre et de l'action. Ils ne sont plus dans la passivité de la seule intention. Ils sont *déjà* mouvement et changement permanent.

¹³Nous avons développés dans le troisième volume d'une trilogie à paraître fin novembre 2020 aux éditions Hermann, l'idée d'un sujet du virtuel dont l'une des caractéristiques serait de s'autocréer en permanence à l'image d'un avatar ou encore de notre identité numérique. Or, ce sujet autocréé porte en lui la faculté créatrice générée par la virtualité. Une faculté capable d'inventer en permanence, de permettre au sujet d'être à la fois un et multiple, une faculté créatrice qui porte en elle le pouvoir de transformation. In « Le sujet du virtuel », vol. 3, *Métamorphose des subjectivités*, Elsa Godart, Hermann, 2020.

En ce sens, « Internet, ne remplace ni la sociabilité en face-à-face, ni la participation sociale, mais s’y ajoute »¹⁴ comme l’expliquait déjà le sociologue Manuel Castells en 2002. Nous pourrions parler d’une *sociabilité augmentée* et non diminuée par l’effet de la virtualité. Dès lors, pas plus que l’humanité elle-même, la sociabilité ne se trouve en rien menacée par la sociabilité virtuelle, bien au contraire, et comme l’a démontrée l’expérience du confinement, elle ne s’en trouve que renforcée.

Une sociabilité augmentée ?

L’homme est un *zoon politikon*, un *animale sociale*. À cela il n’y a aucun doute, on ne saurait vivre sans les autres. Pourtant cette évidence semble avoir disparu avec l’avènement d’une société hyper- et cyber-moderne où l’individu égocentré semblait ne vivre que pour lui et ses multiples sources de jouissance. Dans un tel contexte où le divertissement et le ludique semblaient devenir une fin en soi, le COVID19 s’est transformé en amer principe de réalité. Le COVID19 a permis de nombreuses prises de conscience : on ne saurait vivre sans les autres (au sens de l’impératif kantien où l’autre ne doit pas être seulement envisagé comme un moyen mais aussi comme une fin) ; notre manière de vivre hyper-et cyber-moderne au coeur de laquelle se trouve l’hyper-consumérisme, la quête de réussite et de reconnaissance insatiables, de l’égotisme à tout va, une approche réifiante du monde (que ce soit des autres ou de la nature) ; une certaine représentation du temps et de l’espace (devons-nous encore vivre dans le temps de l’urgence, de l’impatience, de la précipitation ; dans la recherche toujours plus grande de limiter les distances ?) ; posant de nouvelles questions : l’économie capitaliste, jusqu’à quel point ? Quelle éthique pour les plus vulnérables ? Que voulons-nous pour nos anciens ? Allons-nous continuer dans une certaine indifférence à tout ce qui n’est pas *moi* ... ? Ces prises de consciences multiples, éprouvées par la force du contexte, nous invitent à penser autrement nos priorités, nos façons de vivre : cela nous invite à une nouvelle *éthique*. Quand l’éthique n’est autre

¹⁴Manuel Castells, « The Internet and the network society », in Barry Wellman et Caroline Haythornthwaite (ed.), *The Internet in Everyday Life*, Blackwell, 2002. Cité par Antonio Casilli, op. cit.

que la manière que l'on a de se comporter dans la société. Et dont l'enjeu – faut-il encore rappeler ces lointaines évidences – est *le bien vivre-ensemble*. On retrouve la *Proairesis* – *le choix délibéré, l'intention* - d'Aristote qui interroge sur ce qu'est une *vie bonne*. À présent le dernier défi qu'il nous reste à soulever est d'être à la hauteur de la responsabilité qui nous incombe : serons-nous capables d'ériger cette *vie bonne* dans le but d'améliorer notre vivre-ensemble, en refondant nos liens d'humanité dans la virtualité, en appelant à la puissance de nos facultés créatrices, en faisant en sorte que le lien à soi passe aussi par le lien à l'autre et que l'individualisme donne lieu à l'altérisme ? Serons-nous à la hauteur de cette responsabilité de faire du monde, un alter-monde ? Seul l'avenir pourra répondre à cela, mais en attendant, n'oublions pas que nous avons toutes les cartes à notre disposition et que notre carte maîtresse s'appelle *Internet*.